

www.e-rara.ch

Aventures les plus curieuses des voyageurs

Hombron, Jacques Bernard

Paris, 1847

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 32504

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-72783>

Alexandre Selkirk, seul dans l'ile Juan Fernandez.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

après d'abondantes chutes de neige suivies d'une forte gelée, on voit, dis-je, les inégalités du sol s'effacer peu à peu, et souvent disparaître complètement sous les couches de neige qui les recouvrent. « Les montagnes de glace sont des glaciers descendus des hautes terres polaires ; quant à celles qui affectent la figure de grandes murailles, d'immenses parallélogrammes, elles se forment le long des falaises : cette formation n'est pas expliquée. Les aiguilles ou autres configurations bizarres résultent de la démolition des montagnes ou de ces montagnes elles-mêmes chavirées : elles chavirent en effet toutes les fois que leur centre de gravité change. Les plateaux sont le résultat de la congélation de la surface de la mer¹. »

A dix heures du soir je donnai la route au sud-ouest, après avoir imposé à la barrière que nous venions de reconnaître le nom de *Côte-Clarie*.



ALEXANDRE SELKIRK,

SEUL DANS L'ILE JUAN FERNANDEZ.

Le premier Européen qui s'y établit se nommait Juan Fernandez ; il lui donna son nom : il était le chef de quelques familles, qui y restèrent jusqu'au moment où le Chili fut conquis sur les Araucaniens : alors il passa sur le continent, et l'île resta déserte. Elle s'enrichit cependant du séjour passager de ses habitants : elle produisit quelques plantes utiles de plus ; et quelques chèvres que l'on y avait laissées multiplièrent avec d'autant plus de facilité que l'île, si l'on en excepte le chat domestique, ne renferme aucune bête féroce : c'était une terre neuve et chargée de richesses qui attendait un propriétaire. Il en vint un.

En 1705, un Écossais appelé *Alexandre Selkirk*, maître à bord du vaisseau anglais les Cinq-Ports, eut une querelle avec son capitaine,

¹ M. Hombron.

master Stradling ; ils en avaient déjà eu plusieurs, et Selkirk prévoyait qu'il aurait bien des chagrins à éprouver dans le cours du voyage. Comme on se trouvait alors devant Juan Fernandez, l'Écossais demanda qu'on le descendit sur cette île, aimant mieux vivre seul et à la merci de tous ses besoins, que de supporter plus longtemps la brutalité du capitaine. Celui-ci le prit au mot ; il le fit descendre dans la chaloupe, lui donna ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques autres ouvrages de piété, ses instruments et ses livres de marine, et lui souhaita bon courage. Quand Selkirk se vit sur la côte, et que les matelots qui l'avaient conduit s'éloignèrent du rivage, il commença à considérer sa solitude absolue et l'incertitude d'en sortir ; sa volonté fut ébranlée ; il supplia le capitaine de le reprendre et d'oublier le passé ; mais Stradling, sans l'écouter, continua vers le vaisseau, remit à la voile et s'éloigna. Sans doute la Providence crut devoir punir sa cruauté, car à quelque temps de là il échoua et périt avec la plus grande partie de son équipage.

Selkirk, abandonné à lui même, et après être resté longtemps sur le rivage, songea aux moyens d'assurer son existence sur cette terre déserte. Cela était peu difficile : à l'aide de son fusil il eut bientôt abattu une chèvre ; puis frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, il fit du feu, et prépara son premier repas. Il se coucha ensuite sur la terre, sans aucune crainte, sachant qu'il ne se trouvait aucun animal nuisible dans ce lieu. L'île de Fernandez n'a guère que cinq à six lieues de longueur sur une largeur de deux. Selkirk y avait déjà abordé dans un autre voyage pour faire de l'eau, et alors on y avait laissé deux hommes qui y avaient vécu six mois et que le vaisseau avait repris à son retour.

La beauté du lieu et la douceur du climat dispensaient notre solitaire de se donner beaucoup de peine pour se former une habitation : il construisit seulement deux petites huttes avec des branches d'arbres qu'il couvrit d'une espèce de fougères en arbre¹, et qu'il doubla de peaux de chèvres. Ces deux cabanes étaient à quelque distance

¹ Il y en a trois espèces : douze à quinze fougères se sont emparées de plus de la moitié du sol, entre autres une *cyathea* qui rappelle la végétation de Taïti : le reste est boisé ou parfaitement dépouillé de plantes.

l'une de l'autre, il faisait sa cuisine dans la plus petite; la plus grande était sa chambre à coucher et le lieu où il passait ses moments de méditation.

Le manque de pain et de sel lui rendit d'abord sa nourriture désagréable; aussi ne mangeait-il que lorsque le besoin l'y contraignait. Le bois d'un *peperomia* lui servait à faire cuire sa viande et à s'éclairer; il en aimait l'odeur aromatique. Il ne manquait pas de poisson, mais il en faisait peu d'usage, parce qu'il l'incommodait; il aimait mieux les écrevisses de ruisseaux¹ qui, à Juan Fernandez, sont d'un goût exquis et très grosses; tantôt il les mangeait bouillies et tantôt grillées, ainsi que la chair de ses chèvres. Peu à peu il s'habitua à sa nouvelle cuisine, et la trouva fort bonne. Il avait de bons navets, qui avaient été semés par les anciens habitants; il avait aussi en abondance d'excellents choux palmistes², et qu'il assaisonnait avec le fruit de trois espèces de *peperomia*. Outre ces aliments, qui se trouvaient sous sa main, l'île produisait encore des petits fruits noirs fort agréables au goût, mais qu'il était difficile de cueillir, parce qu'ils croissent sur le sommet des montagnes et des rochers: c'est le *myrtus ugni*.

Sa provision de poudre était petite, elle fut bientôt épuisée. Il fallut alors user d'adresse ou d'agilité. Il n'avait pas encore trente ans et jouissait de toute la vigueur de la jeunesse; il prit le parti de courir après les chèvres, et parvint à les attraper à la course; cet exercice, qu'il était obligé de répéter souvent, le rendit si agile, que dans la suite il dépassait sans peine les meilleurs coureurs. Il tua cinq cents chèvres et en marqua un pareil nombre à l'oreille. Les matelots de l'amiral Anson trouvèrent dans l'île une vieille chèvre ainsi marquée et qui avait nécessairement été prisonnière de Selkirk. Un jour que notre solitaire poursuivait avec ardeur un de ces animaux, il faillit se briser au fond d'un précipice dont le bord était masqué par des *berberis glauca*: ce fut sur ce bord qu'il saisit sa proie, mais entraîné par l'impulsion de sa course, il roula avec la bête dans le précipice, et il fut si étourdi de sa chute et si meurtri,

¹ Ils sont nombreux et limpides: la côte élevée et escarpée de l'île abonde en cascades, qui de la mer font un effet charmant.

² Cet arbre que j'ai vu sans fleurs constituera probablement un genre nouveau de palmistes.

qu'il perdit toute connaissance. Quand il reprit ses sens il trouva la chèvre morte sous lui : il resta près de vingt-quatre heures sur la place, et eut beaucoup de peine à se traîner jusqu'à sa cabane qui était à un mille de là. Dix jours se passèrent avant qu'il en pût sortir. Ce fut le seul accident qui lui soit arrivé pendant son séjour dans l'île de Fernandez.

Ses souliers et ses habits furent bientôt usés à force de courir à travers les bois et les monts ; il se fit un justaucorps et un bonnet de peaux de chèvres qu'il cousit ensemble avec de petites courroies ; un clou lui servit d'aiguille. Il se fit aussi des chemises avec de la toile qu'il avait, et se servit pour cela de fil de tricot qu'il tira de ses vieux bas. Il prit le parti de marcher pieds nus comme les sauvages, et cela lui réussit si bien, qu'il courait sans crainte et sans danger parmi les pierres : la peau de ses pieds était devenue aussi dure que le cuir.

Il fallut se faire un nouveau couteau, le sien était usé jusqu'au dos. Il avait trouvé sur le rivage quelques cercles de fer, il les coupa en plusieurs morceaux, qu'il aplatit du mieux qu'il put, et ensuite il les aiguïsa sur des pierres. La nécessité réveilla son industrie ; mais cette nécessité était peu pressante, grâce à la douceur du climat et aux nombreux bienfaits que la Providence a répandus sur cette île ; aussi notre solitaire avait souvent du temps de reste, qu'il ne savait trop comment employer. Dans les commencements, une mélancolie profonde le tenait abattu et pour ainsi dire immobile sur le rivage ; mais peu à peu il se familiarisa avec sa position, et il se créa des distractions : il gravait son nom sur les arbres, avec la date de son exil ; il élevait de jeunes chevreaux, leur apprenait même à danser, et faisait faire le même exercice à des chats qu'il avait apprivoisés. Ces derniers animaux lui furent très utiles contre une multitude de rats qui semblèrent se réunir pour lui faire la guerre, dans les premiers temps. Ces deux espèces avaient suivi les premiers colons : elles y avaient prodigieusement multiplié. Les rats, hardis et affamés, venaient la nuit ronger les habits et même les pieds du pauvre Selkirk ; pour se débarrasser de ces ennemis, qui paraissaient vouloir le dévorer tout vivant, il attira les chats en leur faisant part de sa chasse ; ces derniers se familiarisant peu à peu avec le solitaire, vinrent coucher en grand nombre autour de sa cabane, et le délivrèrent des rats qui l'incommodaient.

Mais une des plus importantes et des plus douces occupations de Selkirk, c'était d'adresser ses prières et ses actions de grâces à la Providence, qui veillait sur lui. C'est dans le malheur que l'homme sent toute la puissance de la religion ; quand il est abandonné de tout le monde, Dieu lui reste, et cette pensée seule suffit pour lui faire supporter tous les maux. Selkirk chantait les psaumes, et cherchait dans sa Bible les passages qui lui apportaient le plus de consolation. Ainsi, par son industrie et par sa résignation à la volonté du ciel, il était parvenu à se rendre aussi heureux qu'il pouvait l'être dans son isolement : il jouissait de l'abondance des premiers biens, et il attendait avec patience que Dieu changeât sa situation.

Il espérait toujours que quelque navire viendrait toucher le rivage de son île et le tirerait de sa solitude : cet espoir fut plusieurs fois sur le point d'être réalisé, mais les bâtiments passaient devant l'île et ne remarquaient point les feux qu'il allumait sur le rivage : deux cependant vinrent y mouiller. Incertain à quelle nation ils appartenaient, il s'en approchait avec méfiance ; quelques Espagnols qui avaient déjà mis pied à terre ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils tirèrent sur lui, et le poursuivirent jusque dans les bois, où il grimpa sur un arbre¹ : il n'y fut pas découvert, quoiqu'ils rôdassent aux environs et qu'ils tuassent quantité de chèvres sous ses yeux. L'Espagne alors était en guerre avec l'Angleterre ; et Selkirk, qui connaissait la défiance des Espagnols, eût mieux aimé mourir dans son île que de tomber entre leurs mains ; car ils n'auraient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il donnât des renseignements sur la mer du Sud.

Enfin, dans le courant de 1709, deux vaisseaux aperçurent le feu qu'il avait allumé, dans la persuasion que c'étaient des bâtiments anglais, ce qui était vrai. Ces deux navires, destinés à faire des prises dans la mer du Sud, étaient commandés par Woodes Roggers et avaient pour premier pilote le fameux voyageur Guillaume Dampier. Roggers fit aussitôt mettre en mer la pinasse pour aller chercher quelques rafraîchissements et reconnaître l'auteur du signal inattendu qu'on lui faisait. Selkirk, s'étant assuré que les marins qui venaient à lui étaient bien des Anglais, courut à leur rencontre et

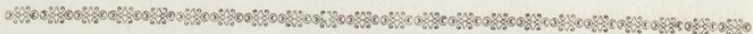
¹ Le *gunnera scabra*, une urticée, le *manzano*, ont dix et douze pieds de haut.

eut enfin le bonheur de parler à des hommes, après quatre ans et quelques mois de la solitude la plus absolue. Roggers l'accueillit avec beaucoup d'humanité, et sur la recommandation de Dampier, qui l'avait connu quelques années auparavant, il le prit pour contre-maître.

Roggers fait, au sujet de cet événement, des réflexions qui, quoique fort simples, n'en viennent pas moins à propos. « On voit par l'exemple de Selkirk, dit-il, que la solitude et la retraite du monde n'est pas un état si triste que la plupart des hommes se l'imaginent. Un malheur en prévient quelquefois un autre beaucoup plus grand, puisque le navire de son capitaine échoua bientôt après, et que presque toutes les personnes qui composaient l'équipage périrent. D'un autre côté, l'adresse qu'il eut de fournir à ses besoins quoique souvent dépourvu des lumières de l'art, nous confirme que la nécessité est la mère de l'industrie. Bien plus, tout sobre qu'il était, dès qu'il eut repris l'usage de nos viandes et de nos liqueurs, il perdit beaucoup de sa force et de son activité; preuve convaincante que la nourriture la plus simple et la tempérance entretiennent la santé du corps et la vigueur de l'esprit : au lieu que la variété de nos mets et de nos boissons, surtout s'il y a de l'excès, ruinent également l'un et l'autre. »

Cette aventure d'Alexandre Selkirk rappelle l'histoire si intéressante et en même temps si morale de Robinson Crusoé ; c'est en effet le récit de cette aventure qui donna à Daniel de Foë l'idée de composer son Robinson ; on a même prétendu qu'il avait connu Selkirk et que celui-ci lui avait confié ses papiers. Quoi qu'il en soit, son imagination a été bien au-delà de la vérité, sans cependant passer le vraisemblable : Selkirk est beaucoup moins industriel que Robinson, et il faut en accuser l'abondance où il se trouvait dans son île ; il n'avait pas besoin de se donner beaucoup de peine pour se procurer ce qui lui était nécessaire. Mais il faut s'étonner qu'un marin, ayant de beaux troncs d'arbres sous la main, n'ait point cherché à se faire une pirogue : avec le feu et des outils de basalte bien taillés, il est facile de creuser l'arbre le plus dur. Juan Fernandez abonde en pierres de cette nature, car cette île appartient tout entière aux formations volcaniques anciennes. Une pirogue lui eût rendu moins pénible et plus prompt le transport d'un point à un autre point éloigné. Faute d'une embarcation, il ne chassa jamais le

phoque à trompe, qu'il eut souvent l'occasion de voir du haut des falaises, s'ébattant sur la plage.



SPORADES OCÉANIENNES.

Nous comprendrons, sous le nom de *Sporades océaniques*, l'île Vaïhou ou de Pâques et l'île Sala y Gomez, les deux terres les plus reculées de la Polynésie. Nous allons décrire la première.

L'île Vaïhou est située, selon Beechey, par 27° 6' 28" de latitude sud, et 111° 32' 42" de longitude est; elle est de forme triangulaire et a environ cinq lieues dans sa plus grande largeur: son port, qu'on nomme la baie de Cook, est par 27° 8' latitude sud, et 111° 43' longitude est. Le point culminant de l'île s'élève à onze cents pieds environ au-dessus de la mer.

Hidi-Hidi (OEdidée), Taïtien qui accompagnait Cook, résuma parfaitement l'impression que produit Vaïhou. *Taata maitai, wenoua ine*, dit-il: « Les hommes bons, la terre mauvaise. » En effet, tout annonçait une ancienne civilisation, perdue pour les habitants actuels: c'est que la stérilité avait changé la face de ce pays. Cook a estimé la population de cette île de six à sept mille âmes; La Pérouse à deux mille, et Beechey à douze cent soixante. Selon Roggeween, leur taille est gigantesque; selon Beechey, elle ne dépasse pas cinq pieds sept pouces et demi anglais. Un navigateur (je crois que c'est La Pérouse) prétend qu'ils vivent en communauté de biens.

Cette île, dont les différents noms européens ont la même signification, et que les Anglais et les Américains appellent *Easter's-Island*, les Français *Ile de Pâques* et les naturels *Vaïhou*, fut découverte le jour de Pâques, le 6 avril 1772, par la division hollandaise aux ordres de l'amiral Roggeween, qui la baptisa du nom de Paassen (Pâques), en l'honneur de la solennité du jour.

A peine sa division était-elle en vue de cette île, qu'un naturel d'une taille élevée, d'une physionomie agréable, vint vers elle sur une pirogue et monta à bord sans façon. Cet homme, véritable pasquin, grimacier comme un polichinelle, répondit à l'accueil